

Je m'appelle Jean Baptiste M. Mon patronyme est polonais. J'ai 65 ans et je suis né Français en France.

Les origines polonaises viennent de mon père, né en 1926 à Varsovie. Il a vécu jeune en Silésie, à Szopienice, une banlieue de Katowice. Son père dirigeait là-bas une mine de zinc pour le compte de la firme américano allemande Giesche. En 1939, quelques jours à peine avant le 1^{er} septembre mon père et ses sœurs ont rejoint en catastrophe Varsovie par le train pour s'abriter chez des cousins amis de la famille. Leurs parents les ont rejoints le 2 ou le 3, par la route et dans un grand désordre, pensant probablement que la capitale serait pour eux un lieu plus tranquille.

Il est vrai qu'en Silésie où ils habitaient la frontière allemande était toute proche et les Allemands sont arrivés très vite. A Varsovie, ils sont arrivés un peu plus tard. Ils attaquaient en même temps par l'ouest et par le nord, venant de Prusse orientale.

Mon père s'est donc trouvé chez des cousins et amis de la famille dans un quartier nord de Varsovie, à Żoliborz, dans un appartement où ils se sont tous serrés comme ils le pouvaient. La campagne de Pologne a été une cruelle désillusion, tout leur monde s'écroulait autour d'eux. Mon père m'a dit que sa mère allait en ville découper des morceaux de viande sur les carcasses de chevaux.

Son père a mis du temps avant de trouver un petit travail, ce qui le démoralisait beaucoup. Sa sœur aînée parlait très bien allemand et s'en est servi pendant l'occupation pour faire des traductions de textes officiels, ce qui a apporté quelques ressources au ménage. Sa sœur jumelle et lui étaient trop jeunes pour travailler.

Ils ont vu l'effondrement de Pologne, le premier hiver qui était terrible et tous se serraient autour d'un poêle qui marchait mal. Pas de sapin à Noël ... La famille les a pourtant reçus admirablement.

Il a vécu l'occupation à Varsovie. Il allait clandestinement suivre les cours de collège puis de lycée, parfois dans des caves ou des greniers, puisque l'occupant allemand avait décrété que les Polonais ne devaient pas savoir davantage que lire, écrire son nom, compter jusqu'à 100 et croire que le représentant de Dieu sur la terre était l'Aryen allemand. Tous les professeurs d'université ou presque étaient en prison...

Alors qu'il avait 16 ans, pendant une nuit de novembre 1942 il a vu la Gestapo débarquer dans leur immeuble et embarquer son père. Son père avait fait des études d'ingénieur au Politechnikum de Zurich peu avant la première guerre. Il était ingénieur chimiste. Très mal vu par les Allemands, bien que parlant très bien allemand, puisqu'il faisait partie de l'élite polonaise. Il s'est trouvé d'abord enfermé dans la sinistre prison du Pawiak à Varsovie avec plusieurs centaines de professeurs, avocats, ingénieurs raflés la même nuit que lui, puis il a été emmené à Majdanek, le camp de concentration de la banlieue de Lublin. Et il n'en est jamais revenu. C'était un grand costaud, qui n'a pas résisté longtemps aux privations et au travail forcé. Il est mort en avril 43.

A 16 ans mon père s'est donc retrouvé chef de famille, avec une mère très courageuse. Il a continué ses études et a passé clandestinement son baccalauréat mathématique et scientifique en juillet 1944, qu'il a obtenu avec mention très bien. Le 1^{er} août 44 commence l'insurrection générale de Varsovie et comme il faisait partie de l'AK (Armia Krajowa, l'armée de l'intérieur) il y a participé, se retrouvant armé d'un petit pistolet et d'une grenade. Peu avant la 'godzina W' (heure H), c'est-à-dire à 17 heures le 1^{er} août il devait se rendre à un rendez-vous dans une maison du quartier Kolonia Staszica. Il fallait donner un mot de passe pour y entrer, un quart d'heure avant 17 heures. C'était : *Od pani Anieli do pana Romana* ; et il y avait un contre-mot : *Partie de Bridge* ! De là, il avait rejoint avec son groupe leurs positions dans le quartier et devait faire feu à 17h. Ce n'était pas le moment le plus facile, il y avait des cibles, il fallait tirer.

Très vite le bataillon dont il faisait partie, qui s'appelait « Odwet » (Vengeance) a dû évacuer du quartier Kolonia Staszica, juste au sud de la centrale électrique qu'ils ne pouvaient tenir et ils ont rejoint le groupe du bataillon « Golski » qui tenait le quartier de l'Ecole Polytechnique, avenue Niepodległości, puis la rue Noakowskiego, au nord du grand parc de Mokotów. Ce sont des noms que j'ai entendus parfois, enfant, car mon père n'en parlait pas.

Par chance pour lui il a été fait prisonnier à la fin de l'insurrection, aux termes de la reddition négociée intervenue le 3 octobre. Ainsi il a évité le sort de ses camarades attrapés par les Allemands pendant la bagarre, notamment aux sorties des égouts qui servaient beaucoup de voies de communication, et qui étaient immédiatement exécutés.

La reddition a été négociée avec le général allemand von dem Bach (un grand criminel), accord qui reconnaissait aux insurgés le statut de prisonnier de guerre. Les Allemands étaient assez admiratifs des combattants qu'ils avaient eu en face. Mon père a donc été évacué de Varsovie vers son camp de détention, sans nouvelle de sa mère et de ses sœurs. Il ne savait pas alors, mais sa mère et sa sœur aînée avaient été évacuées de force de Varsovie par les Allemands dans les premiers jours de l'insurrection puis après un séjour en camp à Przesków avaient pu grâce à la Croix rouge rejoindre de la famille en province, à Żuchowice. Sa sœur aînée, elle, était infirmière dans l'AK et près des combattants à Żoliborz même. Elle s'y illustra jusqu'à la fin.

Mon père a échoué dans le camp de prisonniers Stalag XB de Bremervoerde, entre Bremen et Hamburg. Par chance lors du "tri" à l'arrivée un collègue à lui, déjà prisonnier sur place et qui servait d'interprète au sous-officier allemand opérant une sélection l'a désigné comme étant un cuisinier. C'est ainsi que mon père a été envoyé dans la banlieue de Hamburg, dans une annexe de ce camp, à Grossbostel. Cela lui a évité de mourir de faim, même s'ils ont toujours eu faim. Ils ne mangeaient en gros que des navets, et une tranche de pain de temps en temps. Et là il a coupé et épluché des navets tout au long de sa captivité. Il était maigre et affaibli. Mais il a pu rendre service et donner du "rab", des bols de soupe à des copains qui étaient alités. Il était très aimé dans ce camp.

Au moment de l'avancée des alliés à l'ouest, mon père a été évacué début avril 44 de ce camp dans une marche forcée, terrible, qui s'est terminée après plusieurs jours de marche à Usum, sur la côté ouest en dessous du Danemark, face à l'île de Sylt. Là leurs gardiens se sont évanouis et livrés à eux-mêmes ils ont fini par voir arriver les premiers Tommies. En avril / mai 1945 il a été évacué par les Anglais en arrière du front en Belgique.

En Belgique il y avait la Croix Rouge, un recensement des prisonniers libérés et il a pu bénéficier d'une bourse de la ville de Louvain (zone francophone et flamande) et d'une aide du gouvernement polonais en exil comme c'était le cas pour beaucoup de déracinés comme lui. Comme d'autres jeunes Polonais qui avaient comme lui entamé des études et ne voulaient pas rentrer de suite en Pologne. Il a commencé des études d'ingénieur à l'Université de Louvain. Il habitait dans une chambre chez une Flamande et il a appris le flamand. Il parlait polonais, se débrouillait en anglais et flamand, parlait bien l'allemand.

Pendant ses études en 46/47 il a pu faire un voyage en train à Paris. Il correspondait avec M et Mme Nicolas, des gens que sa famille avait connus en Silésie dans l'entre-deux guerres. Il a fait aussi à cette occasion un saut à Naours, au nord d'Amiens, puisqu'il a appris à cette époque que son cousin germain qui s'était échappé clandestinement de Pologne début 40 avait fini par s'engager en GB dans la R.A.F. où il était devenu pilote au sein d'un escadron polonais, et qu'il avait été abattu là, en août 43. A Paris M. et Mme Nicolas avaient une fille, ma future mère. Monsieur Nicolas a reçu mon père à bras ouverts et il a découvert son parcours ... Une fois son diplôme de l'université de Louvain en poche, mon père

s'est établi en France avec ma mère. Sa mère lui avait dit ne pas rentrer en Pologne. Ils se sont mariés en 1951. En 1952 est né le premier enfant d'une fratrie de huit. Je suis le seul garçon.

Mon père a été naturalisé Français en 1955. Il travaillait dans une industrie électrique en Ile de France. C'est son beau-père, mon grand-père maternel qui a insisté pour qu'il se fasse naturaliser. Sous le régime communiste un Polonais celui qui ne revenait pas en Pologne était automatiquement déchu de la nationalité polonaise. C'est ce qui s'est produit. Mon père n'a pu remettre les pieds en Pologne qu'en 1960.

J'ai grandi dans une maison avec un père taiseux, il ne disait rien. Il parlait volontiers de l'histoire et du martyr de sa Pologne natale, mais jamais de son histoire à lui. La Pologne était pour moi une Personne étrange, lointaine mais très présente dans la maison. Il y avait des disques de Mazowsze, papa fredonnait des cantines, des airs polonais, folkloriques ou patriotiques, retentissaient sur le gramophone dans la maison. Et Chopin, bien sûr. J'ai appris à connaître la Pologne par l'affectif, et par la culture. Hélas l ne nous a jamais parlé en polonais. Il n'a pas voulu. "Pas le temps", disait-il à notre mère qui l'en pressait. Parfois, j'entendais mon père appeler à 20h30 une opératrice et demander un numéro en Pologne. Après une demi-heure d'attente ça sonnait. Il se précipitait et à l'autre bout il entendait sa mère, ou sa sœur jumelle, ou sa sœur ainée. Elles avaient survécu à la guerre. Ainsi que son oncle, le père du fameux aviateur mort au combat. Ce devait être difficile.

Pour moi, la langue polonaise est comme une musique. J'ai des facilités pour l'intonation, les successions de consonnes, les sons polonais qui ne me gênent pas. Le rythme, la musique de cette langue me sont familiers.

Dans ma famille la Pologne était donc bien présente, et ce d'autant plus quand une grande dame, mince, très digne avec une tête toute blanche venait chez nous. A partir de 1956 ils ont pu commencer à voyager. Ils ne pouvaient pas tous venir en même temps mais une personne seule pouvait demander le passeport (et devait le rendre à son retour) : la mère de mon père, une de ses sœurs. Donc j'ai assisté à toutes ces visites. Pour moi c'était très intrigant puisqu'il y avait des personnes qui parlaient une langue que je ne comprenais pas.

Je savais que c'était ma grand-mère maternelle mais je ne savais pas pour autant ce quelle avait vécu. On n'en parlait pas. Elle s'est retrouvée veuve, son mari arraché par la Gestapo. Elle a vu des meurtres, l'insurrection, ses filles se battre. Elles étaient toutes dans l'AK. Notre "Mamyszka" parlait un français remarquable, comme on ne le parle plus. Elle faisait partie d'une génération qui parlait le français à table. C'était une sorte de snobisme. Dans ce milieu le français était la langue de la culture et d'un certain niveau de vie.

C'est bien à la fin de sa vie que mon père a commencé à "raconter" sa rude expérience de l'insurrection quand je lui posais des questions. J'ai appris dans quel quartier il était, quel était son périple. Mes sœurs ne s'intéressaient pas à son histoire. Alors que moi l'histoire m'a très vite intéressé. En plus, avec mon père on a habité quelques années en Sarre dans les années 60, pour son travail. C'était très difficile pour lui. Travailler chez des Allemands juste vingt ans après l'insurrection et 21 ans après la mort de son père c'était une épreuve. Il a pourtant découvert des Allemands très bien avec qui il s'est lié d'amitié.

Nous les enfants nous avons passé une jeunesse dorée, c'était merveilleux la Sarre, pour nous. On était en zone (encore) d'occupation française, le pays bien que clairement allemand avait une histoire marquée par la présence française ; nous étions élèves du lycée franco-allemand de Sarrebruck (Saarbrücken). J'étais dans une classe avec des copains français, allemands, franco-allemand. Je me rappelle que j'avais trois grandes copines qui étaient des Juives allemandes. Avec mon nom on me

demandait souvent si j'étais Juif. Il se trouve que ce n'est pas le cas, mais parfois je disais oui pour avoir la paix, ou par provocation (facile).

A l'âge de 11 ans, à la Pâques 1968 mon père nous a emmenés en train à Varsovie : ma mère, deux de mes sœurs et moi en train. Notre voyage a duré 30 heures. Partis de la Gare du Nord vers 15h, on est arrivés le lendemain très tard en soirée. Je me rappelle très bien ce voyage avec les contrôles et arrêts sans cesse en Allemagne de l'est, les contrôleurs et VOPO (Volks Polizei) sourcilleux, les barbelés et miradors qui longeaient la voie en passant à Berlin. C'était lugubre. Et puis, dès Poznań tout a changé, il y avait plein de monde sur les quais, papotant, criant, riant, c'était l'Italie. Mon père Son regard s'est embué...Et puis on arrive à Varsovie. Et je me rappellerai toujours, là à nouveau les visages de la famille étaient graves. Il y avait eu des manifestations d'étudiants réprimées féroceement, avec des morts.

On devait aller rendre visite à notre oncle, le père de l'aviateur mort à Naours. Il est mort quelques heures avant qu'on ne vienne. Je l'ai vu donc allongé sur son lit de mort, avec l'uniforme R.A.F. bleu-gris de son fils sur son ventre, impeccablement plié ...

Et puis on a visité le château royal de Varsovie, le palais Wilanów, Łazienki... Tout cela en se déplaçant en tram, des machines jaune et rouge (couleurs de Varsovie), sales, qui faisaient du bruit et que j'aimais bien. Je me rappelle les portes ouvertes du tram et les gamins qui ont balancé de l'eau dedans... c'était la tradition le lundi de Pâques. Ma mère était trompée, mon père les a engueulés, c'était drôle !

Puis au lycée j'apprends l'histoire. La deuxième guerre m'a passionné. La Shoah. Ma famille connaissait beaucoup de Juifs en Pologne. Notamment le fameux pianiste, Szpilman, ou encore les Ashkenazy. J'ai donc grandi, m'intéressant de plus en plus à l'Histoire et à notre histoire, mais je ne comprenais pas le polonais. Mon père était toujours taciturne et on n'entendait que les femmes causer à la maison : ma mère, mes sœurs, le brouhaha permanent.

Ma mère connaissait en polonais quelques rudiments : bonjour, au revoir, quelle heure est-il, qui lui restaient de sa jeunesse en Silésie (Notre grand-père maternel a travaillé là-bas pour Pennaroya). Mais elle ne pouvait pas parler la langue avec nous.

Donc c'est très tard, à vrai dire au moment de la mort de mon père en 2004 que j'ai commencé à m'intéresser à sa vie et j'ai commencé à faire des recherches. J'ai rencontré les gens qui étaient avec lui à Louvain quand il était étudiant en Belgique après-guerre. Certains sont restés en France, certains sont retournés en Pologne, partis au Canada. J'ai appris énormément de choses sur lui. Egalement en parlant avec ses sœurs, que j'ai décidé d'aller voir à Varsovie. C'était en 2005. Ma femme française m'a accompagnée. J'ai visité le quartier où mon père a combattu, j'ai longuement parlé avec ses sœurs. J'ai découvert la vie d'un homme que je ne connaissais pas. Je me suis dit : « il y a des racines », c'est idiot de s'en couper, il y a des cousins germains, c'est dommage de ne pas maintenir le lien. Et là j'ai commencé par écrire sur mon père et puis je me suis dit qu'il fallait que j'apprenne le polonais. Mais j'ai commencé par l'hébreu.

Et finalement, je me suis mis au polonais il y a 3 ans, enfin ! En me disant que mon père devait être très content que j'y mette enfin. Mieux valait tard que jamais !

Je ne néglige pas ma partie française mais je sais d'où je viens... Mais c'est à la cinquantaine que j'ai ressenti envie d'aller à nouveau dans ce pays, ressentir l'ambiance, prendre le tram, le métro. Quand j'y vais évidemment je rencontre mes cousins.

La sœur ainée de mon père était religieuse dans le civil, mais sa sœur jumelle a eu trois enfants. Je les connais mais on parle l'anglais. Cela m'embête. J'ai beaucoup parlé l'anglais dans ma carrière, je n'ai fait que ça mais avec mes cousins, franchement

Alors maintenant j'envoie un petit mail en polonais, je dis quelque chose. On rigole beaucoup. Mais voilà, c'est amorcé. Mon but c'est un peu de « survivre dans la rue », demander un ticket, une adresse à quelqu'un, comprendre ce qu'il me répond, commander au restaurant, me débrouiller au guichet à la gare, demander un taxi, etc. Je n'irai pas à l'université avec mon polonais mais ce qui me sauve c'est les bases que j'ai. Si je pratique ça ne peut que se mettre en place et s'enrichir. Le problème c'est qu'il faut que je pratique. J'ai honte, c'est tard. Je ne travaille pas beaucoup (le polonais), je n'ai pas beaucoup de temps. Au niveau de mon polonais je me sens sur un plateau ; après des débuts rapides j'ai atteint une phase où j'ai l'impression de ne plus beaucoup progresser. En plus quand j'ai commencé j'ai rejoint tout de suite la deuxième année, car nous n'étions pas assez nombreux pour avoir un cours de 1^{ère} année. Mais c'était bien. Ça tire vers le haut.

J'ai toujours aimé écrire et depuis que je suis à la retraite j'ai publié trois livres. J'aime la langue française et je le tiens de mon père. Mon père parlait française mieux que nos professeurs. Il utilisait par exemple le subjonctif à tout moment, par écrit mais aussi quand il parlait. Il était très à l'aise. En plus, ce n'était pas de l'affectation, il était un vrai érudit. Il lisait tout. La littérature française n'avait aucun secret pour lui. Pour ses sœurs en Pologne non plus, d'ailleurs.

Oui j'étais élevé dans l'amour de la langue française, l'histoire de France et de la culture française. Je savais qu'il avait un lien très spécial entre les Français et les Polonais.

Peu de temps après la mort de mon père j'ai fait autre chose. Dans notre maison à Fontainebleau, 3 ans après la mort de mon père on a découvert sur une étagère la plus haute de placard, un cahier brouillon, cahier de mauvaise qualité, écrit au crayon (d'ailleurs c'est écrit sur la couverture « Cahier brouillon ») couvert de l'écriture fine, très stylée de mon père. On l'a reconnue tout de suite. Couvert de ses notes en horizontal, en vertical, avec des petits morceaux de journaux collés... Un capharnaüm !

On lui avait si souvent dit : "papa pourquoi tu n'écris pas tes mémoires ?" Et il a fait, il avait commencé en tout cas. Et dans ses notes il commençait par son enfance à Szopienice. Puis la guerre, l'insurrection et puis de longues pages sur sa captivité en Allemagne où il s'est lié avec les Allemands, notamment des civils. C'étaient des bribes, mais quand on les lit cela fait un drôle d'effet. Mais j'ai pu reconstituer à peu près tout. Je l'ai fait en français puisque c'était écrit en français.

C'est très affectif quand cela démarre :

« Du plus loin que s'aventurent mes souvenirs, je les entends me rapporter le son de trois mots. Le premier, qui chuchote à l'oreille, est VARCHAAVA. Le deuxième s'apparente à un gémissement : SILONSK. Enfin, comme un claquement bref, couronnant le tout vient le mot POLSKA. Les trois sons demeurent associés, à jamais mêlés. Dans les profondeurs de mon enfance je ne pouvais, et plus tard je ne voulais, attribuer de priorité quelconque, ni à la douceur des uns, ni à la sècheresse de l'autre. Bref, l'ensemble ainsi formé résume en moi et pour moi l'unité de mes racines, leur grandeur et leur infinie tristesse. »

Ça commence comme ça. La souffrance, la beauté, la nostalgie et la tristesse. C'est pour cela que j'ai donné à ce cahier reconstitué le titre suivant, emprunté à un poème de Mickiewicz : « Et si tout a passé, pourquoi durent mes pleurs ? »

J'ai reconstitué ce cahier et en 2008 et je suis allé à Varsovie. Seul. J'avais mis ce cahier dans mon bagage, sans trop savoir si cela serait utile, peut-être mû par une petite voix. Et là J'arrive au cimetière militaire peu avant l'heure W, le 1^{er} août. Plein de monde, quelques minutes avant la sirène

puis la cérémonie officielle devant le monument 'Gloria Victis'. Je m'assois sur un banc près du monument et je me dis : comment je vais trouver son bataillon ? Et relevant les yeux, je vois écrit en gros devant moi sur une stèle : « Bataillon Odwet », et une vieille dame distinguée avec des cheveux blancs et un brassard 'AK' en train de préparer des fleurs autour. Je me présente : Je suis Français, *nie rozumiem po polsku ...* Elle me répond en français qu'elle comprend très bien, elle s'appelle Maria Walewska. Elle m'emmène devant la stèle, de l'autre côté de celle-ci, et je vois des gens qui arrivent, des gens de l'âge de mon père et elle me présente. Elle dit : voici le fils de Stanisław M. Je suis tombé sur des vétérans de son groupe ! Le surnom de mon père - c'était "Sten" car il tirait très bien - déclenche des dialogues, des exclamations. Arrive le président de l'association, et j'apprends qu'il a fait le camp de Grosbostel avec mon père. Il parle de lui : « c'était un garçon sensas, il nous ramenait des soupes ». Je leur donne tout ému le cahier...

Ils ont fait traduire ce cahier par un traducteur polonais et maintenant il est déposé au Musée de l'Insurrection à Varsovie. Il peut servir pour des thèses, aux étudiants. C'est quand même une boucle extraordinaire. Un enfant de Varsovie parti à l'étranger qui a refait sa vie ailleurs. Il a écrit sur sa vie en français, on a trouvé ce cahier par hasard et voilà, son histoire est maintenant au musée de Varsovie. Je suis resté en contact avec ces gens mais ils étaient très vieux et tout cela m'a réconforté dans l'idée de me mettre en polonais. Finalement je ne m'y suis mis qu'en 2020....

En ce qui concerne mes livres j'ai écrit un récit poétique de voyage sur le Chemin de Stevenson, un voyage physique et intérieur ; j'ai ensuite écrit un roman noir dont l'action se déroule dans l'unique petit village d'un tout petit atoll des Tuamotu, où laideur et la misère côtoient la splendeur, au verso d'une carte postale paradisiaque à son recto. Enfin j'ai écrit « Mère voici ton fils : hommage à Marie et à la féminité ». C'est l'histoire d'une rencontre d'abord esthétique, puis affective et spirituelle avec la Vierge Marie. C'est un séjour à N.D. de la Salette qui m'a permis de terminer ce livre. Dans le sanctuaire, je passe devant une porte et je vois inscrit dessus un patronyme polonais : "Skałba". J'entre, je discute et le prêtre m'inspire pour écrire ce livre. A l'inverse de moi mon père était très pieux, très croyant et pratiquant, malheureux de voir tous ses enfants du Pays des Lumières si critiques et désabusés envers sa religion. Et voilà, il m'a encore rattrapé !

J'apprends le polonais puisque c'est pratique pour me débrouiller, faire le minimum pour mes cousins. Mais ce n'est pas un besoin, c'est un désir. Et peut-être aussi un devoir. Sinon je connais l'anglais et l'allemand. J'ai habité en Sarre pendant 5 ans entre 10 et 15 ans ? Chose très étonnante de sa part, mon père m'a dit un jour : « l'Allemagne est un peu ton deuxième pays, un peu ta patrie ». On y a vécu, certes, mais aussi parce que mon nom a des origines lituaniennes et eux ils ne sont pas des Slaves, des Baltes et des germains (d'ailleurs les russes les appellent les Allemands) Il y a une culture germanique chez les Baltes. Le grand père de mon père vivait en Lituanie à Kaunas. Par sa mère, mon père était lié à l'Ukraine. Mon cousin aviateur mort en France était né à Kiev. J'ai donc des ascendances française et polonaise, avec également une branche lituanienne lointaine ; et l'Allemagne y est présente. C'est un lien fort.